

# Le cas de Victor Serge

Éva Réthoré

DANS **ROMAN 20-50 2017/1 n° 63**, PAGES 139 À 152

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ ROMAN 20-50**

**ISSN 0295-5024**

**ISBN 9782908481914**

**DOI 10.3917/r2050.063.0139**

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-roman2050-2017-1-page-139?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Société Roman 20-50.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# *ROMANCIERS TIRÉS DE L'OUBLI*

---

## Le cas de Victor Serge

« Oublié » ; voilà un adjectif qui correspond parfaitement à l'écrivain révolutionnaire Victor Serge. Figure importante du champ littéraire des années vingt et trente, à la fois romancier, poète, militant anarchiste puis bolchevik, Victor Serge fut volontairement exclu de l'histoire littéraire. Cet oubli, auquel le régime soviétique a d'abord méthodiquement œuvré, est ensuite devenu, par la force des choses, un oubli réel : aujourd'hui, presque aucune anthologie littéraire ne mentionne plus le nom de Victor Serge<sup>1</sup>. Mais le centenaire de la révolution russe nous offre l'occasion de rendre justice à Victor Serge en lui restituant sa place, celle d'un grand écrivain qui nous livre à la fois un témoignage unique sur son temps et une expérience littéraire inédite.

Avant de nous focaliser sur les qualités de la poétique sergienne, il convient de dresser sommairement le portrait de l'auteur, de situer son œuvre dans son époque, mais aussi de relater l'histoire très politique de sa disparition du champ littéraire.

Victor Serge, de son vrai nom Victor Lvovitch Kibaltchich, est né à Bruxelles en 1890. Sa famille, qui avait fui la Russie pour des raisons politiques, lui fait connaître les écrivains russes mais aussi les principales figures de l'opposition au tsarisme – dans la maison familiale trônent les portraits d'opposants exécutés par le régime autocratique. Dès ses quinze ans, Victor Serge se met à militer. Chez cet adolescent – qui passe, dans

---

1. — Par exemple, une anthologie parue chez Nathan en 2004 (Bernard Lecherbonnier, Dominique Rincé, Pierre Brunel, Christiane Moatti, *Littérature xx<sup>e</sup> siècle : textes et documents* [1989], Paris, Nathan, coll. « Henri Mitterand », 2004) cite près de 850 auteurs mais pas Victor Serge. Une exception : le volume *xx<sup>e</sup> siècle* de la collection « Textes et contextes » (Christian Biet, Jean-Paul Brighelli, Jean-Luc Rispail, *xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Magnard, 1983, 928 p.) reproduit, p. 574, trente lignes de *Portrait de Staline* (Paris, Grasset, 1940) en regard d'un extrait de *La Ligne de force* (1958), l'autobiographie de Pierre Herbart.

un premier temps, du socialisme à l'anarchie –, l'engagement politique côtoie l'activité littéraire ; avant ses vingt ans, il commence à écrire des articles mais aussi des poèmes<sup>2</sup> et profite de sa parfaite connaissance du russe et du français pour traduire des auteurs russes tels qu'Artsybachev, Balmont ou encore Merejkovski. En 1909, il part pour Paris, écrit dans le journal *L'Anarchie*, puis en devient rédacteur en chef. Profondément lié à ses premiers compagnons de lutte – les anarchistes –, il les soutiendra jusqu'à assumer une condamnation injuste – cinq ans de prison –, ayant été accusé à tort d'être le cerveau de la Bande à Bonnot. S'il surmonte l'épreuve de son incarcération, c'est par la force de ses convictions politiques autant que par le réconfort intellectuel et affectif qu'il trouve dans la lecture. Pour dépasser définitivement cette expérience traumatisante, il devra pourtant – douze ans après – la retranscrire dans son premier roman, *Les Hommes dans la prison*<sup>3</sup>.

Libéré en 1916, en pleine guerre mondiale, Victor Serge part pour Barcelone ; il y collabore à des journaux politiques, continue ses traductions et participe à l'insurrection manquée des anarchistes de la ville. Convaincu par la puissance de la révolution bolchevique qui vient de débuter, il abandonne alors l'anarchisme pour le communisme et, en 1919, quitte l'Espagne pour la Russie. Une fois sur place, il s'engage du côté des insurgés ; durant neuf ans, il participe de toutes les façons possibles à l'essor et au renforcement de la révolution. Comme en France, il mène de front une double activité, politique et littéraire. Ainsi, pendant la guerre civile, il est à la fois mitrailleur et traducteur des œuvres de Lénine. Il est ensuite chargé de l'organisation du comité exécutif des soviets, tout en étant responsable de la section romane d'une maison d'édition ; parallèlement, il dispense des cours du soir et écrit de nombreux essais politiques. Son rôle s'étend *de facto* au-delà des frontières russes car sa maîtrise des langues l'amène à écrire pour les éditions allemandes, espagnoles, françaises et anglaises des journaux de l'Internationale communiste. Ses connaissances littéraires et son appétit culturel le conduisent à fréquenter de nombreux cercles artistiques – russes, mais aussi allemands, autrichiens ou encore italiens.

En France, Victor Serge occupe une place toute particulière : il est l'un des seuls bolcheviks à parler couramment français. À ce titre, ses articles sont particulièrement attendus dans l'hexagone. Il est à la fois correspondant politique et littéraire : alternant analyse économique et description de la nouvelle culture russe (riche et foisonnante – loin de la stérilité que Staline imposera ensuite à l'art), il est, pour les Français qui suivent l'aventure communiste, un témoin privilégié et devient pour

---

2. — Victor Serge, « Ô destin sournois ! » [1912], *Pour un brasier dans un désert*, Bassac, Plein Chant, « Type-Type », 1998.

3. — *Id.*, *Les Hommes dans la prison* (*Les Révolutionnaires*, t. I), Paris, Rieder, 1930.

les francophones l'une des figures majeures de la Révolution<sup>4</sup>. Il est aussi le traducteur et le critique de la nouvelle littérature<sup>5</sup>. Le public français suit chacune de ses publications et le soutiendra lors de sa première arrestation ; car Victor Serge, profondément attaché aux libertés et devenu un communiste fervent, a rejoint dès 1923 le combat de l'opposition de gauche contre les dérives dictatoriales du régime soviétique. En 1928, son arrestation par le pouvoir soviétique déclenche en France<sup>6</sup> une campagne de protestation qui aboutit à sa libération, après sept semaines de captivité.

Cependant, en 1933 il est de nouveau arrêté et déporté dans l'Oural. C'est le début de « l'Affaire Victor Serge », dont le retentissement met en évidence l'importance de l'écrivain dans ces années-là. Comme le note Richard Greeman<sup>7</sup>, c'est un épisode presque unique dans la vie politique et intellectuelle de l'époque puisqu'il

a mobilisé – et scindé – les figures littéraires majeures de deux grandes nations, la France et l'Union soviétique. Des auteurs reconnus, de Gide, Rolland, Malraux, Barbusse, Giraudoux, Duhamel et Aragon à Gorky, Ehrenburg, Pasternak, Tikhonov et Koltsov, ont fini par prendre parti. L'affaire a aussi impliqué l'intervention personnelle d'au moins quatre chefs d'État : Laval, Herriot, Vandervelde et, bien sûr, Staline<sup>8</sup>.

De mars 1933 à la remise en liberté de Victor Serge, en avril 1936, l'affaire défraie la chronique. Elle dépasse le cadre judiciaire pour devenir le catalyseur d'un débat qui agite les cercles syndicaux mais aussi les milieux littéraire et politique. L'Affaire Victor Serge, devenue cas d'école, a en effet forcé les intellectuels à se poser la question politique essentielle de cette époque : celle de leurs relations avec l'URSS. Le sort de Victor Serge aura été ainsi débattu pendant trois ans dans la presse

---

4. — Voir par exemple *L'Humanité* du 7 nov. 1922, qui compile des textes célébrant le 5<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution russe et réunit notamment, autour de Victor Serge, les signatures de Lénine, Trotsky, Radek et Marcel Cachin.

5. — Victor Serge traduit – entre autres – le poème d'André Biély « Christ est ressuscité » (paru dans *L'Humanité* du 14 janv. 1923) et le roman de Fedor Gladkov, *Le Ciment* (Paris, Éditions sociales internationales, 1928).

6. — Surtout dans le milieu des intellectuels engagés : des journaux comme *Bulletin communiste*, *La Révolution prolétarienne* ou encore *Lutte de classe* (nouveau nom de *Clarté*) participent, avec une vingtaine de membres du Comité antifasciste, à une campagne réclamant que toute la lumière soit faite sur les conditions de cette arrestation.

7. — Richard Greeman est un grand spécialiste de Victor Serge, à la redécouverte duquel il œuvre passionnément depuis les années soixante (voir par exemple « Literary and Revolutionary Realism in Victor Serge », *Yale French Studies*, n°39, 1967, p. 146-159). Il est aussi son exécuteur littéraire et son traducteur en américain.

8. — Richard Greeman, « The Victor Serge Affair and the French Literary Left », *Revolution History*, vol. 5, n°3, « Victor Serge : The Century of the Unexpected. Essays on Revolution and Counter-Revolution », automne 1994, [en ligne], disponible sur URL : <https://www.marxists.org/history/etol/revhist/backiss/vol5/no3/greeman.html>, consulté le 18 juin 2017 (c'est moi qui traduis).

d'opinion<sup>9</sup> jusqu'à ce que Staline, devant l'ampleur de la polémique et au vu de ses intérêts immédiats, décide finalement de relâcher l'auteur. Aussi Victor Serge est-il, dans les années trente, l'un des seuls opposants politiques à être revenu de déportation. Son élargissement s'explique, en grande partie, par sa notoriété, son statut d'écrivain et le soutien que lui apportèrent nombre d'écrivains français de premier plan.

Interdit de séjour en URSS, Victor Serge passe quelques années entre la Belgique et la France, avant de fuir l'invasion nazie. Comme nombre d'opposants trotskistes, il finit sa vie au Mexique, isolé, sans revenus réguliers. Il écrit jusqu'à son dernier jour, le 17 novembre 1947, où il est victime d'une crise cardiaque, dans un taxi.

Au cours de sa vie, Victor Serge aura donc traversé sept pays, participé à trois révolutions, passé plus de dix ans en prison. Il a rédigé une trentaine de brochures politiques, des centaines d'articles et d'essais sur des sujets variés, un carnet<sup>10</sup>, ses mémoires<sup>11</sup>, un recueil de nouvelles<sup>12</sup>, deux volumes de poèmes<sup>13</sup> et neuf romans (dont seulement sept nous sont parvenus)<sup>14</sup>. Selon Léon Werth, « c'est miracle qu'au cours de cette vie, où il fut partout en exil et dans l'insécurité, il ait réalisé une œuvre d'un complet achèvement et d'une parfaite unité »<sup>15</sup>. Victor Serge fut reconnu comme un grand romancier par certains de ses contemporains, tels George Orwell ou André Gide. Il est parfois comparé à Malraux ou Koestler, certains – à l'exemple de Mounier – le considérant même comme un auteur plus accompli. Mounier fonde son jugement avant tout sur la biographie de Victor Serge, qui fut non seulement un témoin de la révolution, mais aussi un acteur engagé, qui a vécu intimement les grands événements politiques sur lesquels il écrit. De ce fait, il y a une intelligence de l'Histoire et une vision révolutionnaire inhérentes à son œuvre et dont la force ne peut se retrouver tout à fait chez les écrivains de son temps, fût-ce chez Malraux. De plus, son point de vue est singulier et précieux : il assiste, de l'intérieur, à la transformation du régime soviétique et à l'affirmation de la dictature stalinienne.

C'est cette complexité du personnage qui nous imposait de revenir sur les éléments saillants de sa vie, lesquels déterminent la spécificité du

---

9. — Notamment dans *Le Figaro*, *Le Temps*, *Les Nouvelles littéraires*, *Clarté*, *Révolution prolétarienne* ou encore, de façon plus surprenante, *L'Action française*.

10. — Victor Serge, *Carnets*, Paris, Julliard, 1952.

11. — *Id.*, *Mémoires d'un révolutionnaire (1901-1941)*, Paris, Seuil, 1951.

12. — *Id.*, *Le Tropique et le Nord*, Paris, Maspero, « Voix », 1972.

13. — *Id.*, *Résistance*, Paris, Les Humbles, 1938 ; réédité sous le titre *Pour un brasier dans un désert*, Paris, Maspero, « Voix », 1972 ; Bassac, Plein Chant, « Type-Type », 1998.

14. — Nous sommes parvenus : *Les Hommes dans la prison* (*op. cit.*), *Naissance de notre force* (Paris, Rieder, 1931), *Ville conquise* (Paris, Rieder, 1932), *S'il est minuit dans le siècle* (Paris, Grasset, 1939), *Les Derniers Temps* (Paris, Grasset, 1951), *L'Affaire Toulaëv* (Paris, Le Club français du livre, 1948) et *Les Années sans pardon* (Paris, Maspero, « Voix », 1971). Ont été confisqués par la censure stalinienne : *La Tourmente* et *Les Hommes perdus*.

15. — Léon Werth, préface à *L'Affaire Toulaëv*, *op. cit.*

romancier et de son œuvre. En effet, Victor Serge nous semble unique à plusieurs titres. D'abord, il est le produit d'une triple rencontre : entre la littérature russe et celle de l'ouest ; entre l'activiste et le créateur ; et enfin la rencontre de deux époques qui sont aussi deux systèmes de valeurs : l'avant-guerre capitaliste et le monde surgi de la révolution russe, lesquels s'opposent à tous égards, sur les plans socio-économique, politique et idéologique. Cette spécificité de Victor Serge se double d'une autre : il est le seul représentant d'une génération d'écrivains ayant vécu en Russie durant les années vingt qui y ait survécu et qui ait continué à écrire dans les années trente et quarante. Il est le « chaïnon manquant »<sup>16</sup>, pour reprendre l'expression de Richard Greeman, entre les écrivains révolutionnaires russes (comme Andreï Biély, Essenine, Gladkov) et les écrivains français engagés comme Malraux, qui n'ont connu que l'URSS de Staline.

Paradoxalement, c'est cette place à part qui est problématique. Elle explique à nos yeux l'absence de Victor Serge dans l'histoire littéraire<sup>17</sup>. Celle-ci a beau être une discipline ancienne, son idéal d'objectivité n'est jamais qu'un point de fuite et les hiérarchies plus ou moins explicites qu'elle établit *de facto* ne sauraient échapper à la propre historicité de son discours, avec ses angles morts. Ainsi, pour faire l'historiographie de la réception critique de Victor Serge, il semble essentiel de rappeler les propos de Gustave Lanson pour qui « l'histoire » littéraire « dégage le rapport de l'œuvre à l'auteur et aux divers publics devant lesquels elle a passé »<sup>18</sup>. En l'occurrence, nous nous intéresserons à un seul lectorat : celui des acteurs du champ littéraire et des créateurs<sup>19</sup> – critiques, édi-

16. — Richard Greeman, « The Victor Serge Affair and the French Literary Left », *op. cit.*

17. — Quelques exemples : aucune mention de Victor Serge dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française* de Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty (Paris, Bordas, 1994, 4 vol., 2360 p.), et aucune entrée dans le *Dictionnaire des œuvres du xx<sup>e</sup> siècle*, dir. par Henri Mitterand (Paris, Le Robert, « Les Usuels », 1995). Dans le *Dictionnaire des littératures de langue française* de Jean-Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey (Paris, Bordas, 1987, 4 vol., 3120 p.), l'entrée « SERGE Victor » renvoie à l'article « Communisme et littérature », où il mentionné une fois (t. I, p. 539).

18. — Gustave Lanson, « L'Histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, XII, 1904, p. 621. Sur les faiblesses de l'histoire littéraire, voir aussi les pages désormais classiques de Hans Robert Jauss, « L'Histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire » [1970], *Pour une esthétique de la réception*, trad. de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, « Tel », 1978, p. 23-88.

19. — Cette notion de « champ littéraire » est empruntée à Pierre Bourdieu, qui le définit « comme un réseau, ou une configuration de relations objectives entre des positions. Ces positions sont définies objectivement dans leur existence et dans les déterminations qu'elles imposent à leurs occupants, agents ou institutions, par leur situation (*situs*) actuelle et potentielle dans la structure de la distribution des différentes espèces de pouvoir (ou de capital) dont la possession commande l'accès aux profits spécifiques qui sont en jeu dans le champ, et du même coup par leurs relations objectives aux autres positions (domination, subordination, homologie, etc.) » (*Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, « Libre Examen », 1992, p. 72-73).

teurs et auteurs consacrés. En esquissant cette histoire de la réception des œuvres de Victor Serge dans le contexte de l'extrême politisation du champ littéraire dans les années trente, nous serons en mesure, nous l'espérons, de comprendre la faible résonance actuelle de l'écrivain<sup>20</sup>.

Victor Serge, après avoir connu un grand succès dans les années vingt et au début des années trente, disparaît du champ littéraire. En effet, la poétique sergienne est, comme le déclare Léon Werth, un lieu imprégné de politique :

Dans les livres de Victor Serge – et par là son œuvre est presque sans antécédents – la politique ne submerge pas la littérature. La littérature, en quelque sorte, la résorbe. La politique cesse d'être un monde à part, bassement soumis à des entités et à un vocabulaire, tout chaud de mensonge passionnel et de délire. La politique est à l'intérieur des personnages, comme grandeur ou crime, comme cruauté ou tendresse, ambition ou sacrifice, amour ou sexualité. Elle y prend sa place naturelle<sup>21</sup>.

Or cette politique n'est pas théorique, elle repose sur l'expérience d'une génération. Ainsi Georges Duhamel déclarait, dès 1933, que *Ville conquise*<sup>22</sup> est sans doute « le meilleur écrit que l'on ait publié sur les temps révolutionnaires »<sup>23</sup>, tandis que Jean Duvignaud insistera, comme de nombreux critiques, sur le caractère véridique des romans sergiens<sup>24</sup>. Ce n'est qu'à la lumière de cet ancrage de l'œuvre de Victor Serge dans un vécu et son rapport authentique aux tourmentes politiques de son temps que l'on peut en comprendre la réception. La façon dont elle a été lue et

20. — Du côté de la critique universitaire, le premier doctorat consacré à Victor Serge date de 1984 (William Marshall, *Ideology and Literary Expression in the Works of Victor Serge*, Oxford University ; cf. *id.*, *Victor Serge : The Uses of Dissent*, New York/Oxford, Berg, 1992). L'ouvrage de Chantal Gerniers, *Charles Plisnier, Victor Serge et Constant Malva : trois écrivains belges dans la tourmente communiste* (New York/Berne/Francfort, Peter Lang, « Francophone cultures and littératures », 2000), qui étudie notamment le rôle joué par l'idéologie communiste dans l'œuvre de Victor Serge, est aussi tiré d'un doctorat (Indiana University, 1997). En France, Victor Serge n'a donné lieu à aucune thèse à part la nôtre, en cours de rédaction (*Victor Serge romancier de la révolution*, dir. par Nelly Wolf, Université de Lille). Les années 1990 ont vu paraître deux volumes collectifs : *Cahiers Henry Poulaille*, n°4-5, « Hommage à Victor Serge », dir. par Jean Rièvre et Jean-Paul Morel, 1991 ; *The Ideas of Victor Serge : a Life as a Work of Art*, éd. par Susan Weissman, Glasgow, Merlin Press, « Critique Books », 1997. Quant aux ouvrages de Susan Weissman – *Victor Serge : the Course is Set on Hope*, Londres/New York, Verso, 2001 ; *Dissident dans la révolution : Victor Serge, une biographie politique*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Le Tréhondat et Patrick Silberstein, Paris, Syllepse, « Histoire », 2006 – et Jean-Luc Sahagian (*Victor Serge : l'homme double*, Paris, Libertalia, 2011), ce sont des biographies. À noter que *Roman 20-50* a déjà publié une étude sur *L'Affaire Toulaëv* (Luc Rasson, « "Nous n'avons que toi" : Victor Serge face à Staline », *Roman 20-50*, n°36, déc. 2003, p. 119-128).

21. — Léon Werth, préface à *L'Affaire Toulaëv*, *op. cit.*, p. 3.

22. — Roman de Victor Serge qui relate l'année 1919 à Petrograd, en pleine guerre civile.

23. — Georges Duhamel, « Le Prix d'un homme », *L'Œuvre*, 23 mai 1933.

24. — Jean Duvignaud, « *Les Révolutionnaires*, par Victor Serge », *La Nouvelle Revue française*, n°179, nov. 1967, p. 906-908.

perçue à son époque est inséparable de son évolution ultérieure, dès lors qu'elle reflète, dans tous les cas, les enjeux politiques qui ont traversé le champ littéraire<sup>25</sup> au xx<sup>e</sup> siècle.

Au début des années vingt, au sortir de la guerre, le champ littéraire, en France, a renforcé son autonomie : en phase de réorganisation, il est tiraillé entre différentes tendances dont pas une ne domine. Dans ce contexte, ce n'est pas par ses œuvres poétiques que Victor Serge se fait connaître dans l'hexagone mais par son statut politique : il est en effet désigné par les bolcheviks comme leur « correspondant français ». C'est donc par cette désignation officielle, et depuis la Russie, que l'auteur est introduit dans la presse socialiste et communiste française. Or, durant les années vingt en trente, l'attrait pour la révolution russe grandit en France ; le pouvoir soviétique s'affermi, il prouve sa force de résistance et lance une propagande destinée à « l'émancipation mondiale des peuples ». La Russie devient le pays des communistes, et l'expérience russe est discutée en permanence en France. À ce titre, Victor Serge apparaît comme une personnalité incontournable et son nom se trouve aussi bien dans *Le Figaro* que dans *L'Humanité* : il est devenu l'incarnation française de la révolution russe.

Plus la révolution s'installe et se stabilise, plus elle devient un événement politique majeur et plus la notoriété de Victor Serge augmente. Le révolutionnaire marginal qui n'était reconnu que dans un milieu littéraire restreint, change bientôt de statut et s'affirme à travers son rôle dans des événements politiques d'une portée considérable, ce qui l'amène à être reconnu par le grand public mais aussi par le champ littéraire dominant<sup>26</sup>. En 1939, de nombreux journaux (de diverses opinions) envisagent même que lui soit décerné le plus prestigieux des prix littéraires : le Goncourt. Cet honneur officiel aurait récompensé *S'il est minuit dans le siècle*<sup>27</sup>, roman dans lequel l'auteur relate le monde et la vie des opposants communistes déportés par Staline. Que le nom de Victor Serge ait alors circulé pour l'attribution du Goncourt est une preuve de sa légitimation par l'institution littéraire en 1939. Cette légitimation de l'écrivain au sein des belles-lettres a donc été en décalage avec sa consécration dans le sous-champ littéraire politisé. En effet, à cette date Victor Serge a déjà été exclu du parti bolchevik depuis onze ans ; il a été arrêté et déporté par le régime, puis privé de sa nationalité soviétique. Cette exclusion politique a entraîné sa mise au ban des auteurs et artistes proches du parti communiste, milieu dans lequel il gravitait. Dès 1928 et surtout en 1933, *L'Humanité* lance une campagne contre « ce bandit »,

25. — Ou tout du moins du sous-champ littéraire politisé.

26. — C'est-à-dire par les auteurs et les critiques les plus en vue du champ littéraire de l'époque.

27. — Victor Serge, *S'il est minuit dans le siècle*, Paris, Grasset, 1939.

« cet assassin » : dorénavant, ses publications ne sont plus diffusées au sein des vastes réseaux du PCF, comme elles l'avaient été jusqu'alors. Cette exclusion correspond précisément à l'époque où le Parti tente de se donner un droit de regard sur la production littéraire, où les écrivains communistes se revendiquent comme tels et tentent de dominer le champ des lettres en général : la notion de « réalisme socialiste » apparaît, les œuvres sont jugées en fonction de leur caractère « révolutionnaire » ou « contre-révolutionnaire »<sup>28</sup>. Cette entreprise est menée par des figures majeures du monde littéraire : Romain Rolland, Barbusse ou encore Aragon.

Ainsi, Victor Serge disparaît de ce secteur militant du champ littéraire au moment même où celui-ci prend de plus en plus d'ampleur dans le paysage français<sup>29</sup>. À ce titre, malgré sa renommée, il est alors relégué aux maisons d'éditions de seconde zone, aux journaux de l'opposition trotskiste. D'un autre côté, au moment du pacte germano-soviétique (23 août 1939), la figure d'opposant à Staline de Victor Serge et la critique du régime bureaucratique contenue dans ses romans seront détournées et utilisées par les journaux conservateurs dans l'optique de la marche à la guerre. Néanmoins, le caractère révolutionnaire de Victor Serge étant incontournable, il fut impossible d'utiliser son personnage dans le cadre de la propagande anti-communiste. Et c'est cette double facette – ou plus exactement ce double rejet – qui explique sa disparition du monde littéraire pour les deux décennies suivantes. L'écrivain révolutionnaire ne répondait pas aux intérêts de Moscou car il dénonçait dans ses romans la bureaucratie soviétique, mais il ne pouvait pas non plus satisfaire les exigences des conservateurs puisque l'ensemble de ses écrits est d'inspiration révolutionnaire. Et dans le contexte de la guerre froide, qui vit bientôt les deux blocs s'affronter par tous les moyens, la production littéraire n'était pas considérée pour ses qualités intrinsèques mais évaluée en fonction de sa possible exploitation idéologique dans le cadre de cet affrontement géopolitique mondial. Or, l'œuvre de Victor Serge, comme toute vraie littérature, n'entre dans aucune propagande.

Pour autant, établi au Mexique depuis 1941, l'écrivain poursuit sa tâche et y écrit ses meilleures fictions<sup>30</sup>. Mais il relate, dans son journal, les difficultés qu'il rencontre pour rédiger et publier ses livres dans un tel contexte :

---

28. — Jusqu'à cette époque, le PCF et son journal *L'Humanité* se gardaient de toute critique d'ordre politique sur la production littéraire, même s'ils privilégiaient les romans « du peuple », aux thématiques ouvrières.

29. — Voir à ce sujet Jean-Michel Péru, « Une crise du champ littéraire français : le débat sur la "littérature prolétarienne" (1925-1935) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, « Le Champ littéraire », sept. 1991, p. 47-65 ; Jean-Pierre Bernard, « Le Parti communiste français et les problèmes littéraires (1920-1939) », *Revue française de science politique*, vol. 17, n°3, 1967, p. 520-544.

30. — *L'Affaire Toulaév, Les Années sans pardon et Les Derniers Temps* (*op. cit.*).

Le roman sur les procès de Moscou me fut pénible à écrire, mais j'eus bien la sensation d'y donner tout ce que peux donner. Et celle du devoir accompli, d'une fidélité. Impubliable jusques à quand ? – *Les derniers temps*, ce sera un livre sincère et probablement satisfaisant, mais rien de plus sauf en quelques pages où la compréhension de l'homme le soulève un peu. Terriblement difficile de créer dans le vide, sans le moindre appui, sans la moindre ambiance. Si je pouvais me laisser aller à fond, secouer le poids des censures extérieures et intérieures (celles-ci reflet des premières), le livre vaudrait cent fois plus et je me sentirais cent fois mieux. Mais c'est psychologiquement une quasi-impossibilité. Écrire pour le seul tiroir à cinquante ans passés, devant un avenir obscur et sans exclure l'hypothèse que les tyrannies dureront plus que ce qui me reste de vie, qu'est-ce que cela donnerait<sup>31</sup> ?

En effet, malgré l'appui de George Orwell et de quelques autres, Victor Serge est désormais un électron libre et a de profondes difficultés à trouver une maison d'édition qui veuille bien le publier en cette période de guerre. C'est donc selon nous la confluence de ces intérêts hostiles qui, dans ce contexte de bannissement larvé, explique l'exclusion de l'œuvre de Victor Serge du champ littéraire ; presque aucun critique, éditeur ou artiste reconnu ne veut plus gager sa notoriété en favorisant l'œuvre de cet écrivain proscrit. Comme le résume fort justement Frédéric Briot,

Sa fidélité aux idéaux de nécessaires et radicales transformations sociales ne lui laissaient guère d'espace dans le monde dit libre ; et sa rupture avec Staline, et la théorie bureaucratique et policière du socialisme dans un seul pays, encore moins auprès du monde dit socialiste et de ses soutiens. Il ne lui restait même pas l'atmosphère romantique de l'Internationale plus ou moins informelle que l'on nomme trotskiste, puisqu'il avait rompu politiquement avec leur chef de file. Victor Serge ne pouvait donc apparaître que comme un *hapax* idéologique : inclassable, guère désirable. Ces prisons, ces exils, ces solitudes isolent encore plus, après sa mort, son œuvre<sup>32</sup>.

Il faudra attendre la fin de la guerre et la mort de l'auteur pour que *L'Affaire Toulaëv* soit publié, en 1948. *Les Années sans pardon* devront attendre 1971 pour voir le jour. Les années soixante-dix, qui voient se relâcher les tensions entre les deux blocs<sup>33</sup>, ouvrent en effet un espace pour l'œuvre de Victor Serge et marquent sa réapparition en librairie<sup>34</sup>.

31. — Victor Serge, *Carnets*, Paris, Julliard, 1952 (10 sept. 1944).

32. — Frédéric Briot, « Victor Serge, *Memoirs of a Revolutionary* », *Grandes figures historiques dans les Lettres et les Arts*, [en ligne], n°3, 2013, disponible sur URL : <http://figures-historiques.revue.univlille3.fr/n-3-2013>, p. 128, consulté le 18 juin 2017.

33. — Mais aussi l'émergence d'un tiers-monde révolutionnaire et la montée d'une nouvelle gauche en Europe, consécutive à la déstalinisation des partis communistes.

34. — Paraissent successivement dans « Le Livre de poche » *S'il est minuit dans le siècle* (1976), *L'Affaire Toulaëv* (1978). *Ville conquise* avait été réédité dès 1964 (Lausanne, éd.

Cependant, à ce fragile retour sur la scène éditoriale, peu de publications critiques font écho ; et si les livres de Victor Serge retrouvent des lecteurs, il reste absent du champ littéraire institutionnel.

Ainsi, la marginalisation de Victor Serge fut, dans un premier temps, la conséquence des affrontements idéologiques qui ont durablement structuré la politique internationale et la vie intellectuelle de son siècle. S'il fut d'abord exclu de manière volontaire, cette proscription a fini par se cristalliser, entraînant un oubli prolongé de l'auteur et de son œuvre. Cette particularité s'explique selon nous par plusieurs phénomènes qui se sont renforcés l'un l'autre. D'abord, dans les premières années d'après-guerre, la force de nuisance du stalinisme a été de relayer sa campagne d'insulte initiale par une occultation systématique de l'œuvre de Victor Serge pendant deux décennies : aussi son nom n'évoque-t-il plus rien pour les écrivains en activité dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Ensuite, à partir des années cinquante et surtout soixante, le succès du Nouveau Roman a contribué à dépolitiser le champ littéraire. Enfin, dans le champ politique lui-même, la position inconfortable de Victor Serge, qui avait été un communiste de la première heure pour ensuite dénoncer les dérives du régime soviétique, ne le prédisposait pas à être remis à l'honneur par un PCF qui ne manquait pas d'écrivains de premier plan peu soucieux, à l'image d'Aragon, de critiquer la ligne du parti.

Notre conception actuelle de l'histoire littéraire du xx<sup>e</sup> siècle n'a, pour l'heure, pas remis en cause cette mise à l'écart de Victor Serge, qui reste frappé d'une sorte d'ostracisme. S'il est vrai que nous sommes aujourd'hui capable de rendre intelligible cet effacement, et dès lors que nous écrivons dans un contexte où les tensions politiques autour de la création artistique sont moins prégnantes, le moment semble venu de reconsiderer la production littéraire de Victor Serge pour ses qualités artistiques intrinsèques, pour sa richesse poétique, pour son épaisseur et sa finesse psychologique.

Comme nous l'avons mentionné en introduction, le parcours de Victor Serge a quelque chose de singulier. Grâce à son statut d'écrivain français et par sa position d'opposant, il a été le seul écrivain communiste à avoir vécu les premières années de la révolution de 1917 et à avoir pu construire une œuvre littéraire qui résiste à la censure extérieure ou intérieure, à l'heure où ses camarades russes (par exemple Babel, Essenine, Gladkov) étaient réduits au silence. Neil Cornwell peut ainsi affirmer que « les romans de Serge, quoique écrits en français, représentent la meilleure approximation que nous possédions de ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années trente »<sup>35</sup>.

---

Rencontre) et les cinq tomes des *Révolutionnaires* réunis en un volume au Seuil, en 1967.

35. — Neil Cornwell, recension de *Midnight in the Century* (1939) de Victor Serge, *Irish Slavonic Studies*, n°4, 1983 (nous traduisons).

De surcroît, loin de céder aux facilités de la littérature engagée, Victor Serge est très conscient de son écriture et s'en explique ainsi dans ses *Mémoires* :

Le travail historique ne me satisfaisait pas entièrement ; [...] il ne permet pas de montrer suffisamment des hommes vivants, de démontrer leur mécanisme intérieur, de pénétrer jusqu'à leur âme. Certaines lumières sur l'histoire même ne peuvent être jetées, j'en suis persuadé, que par la création littéraire libre et désintéressée... Je concevais, je conçois encore l'écrit comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous<sup>36</sup>.

Parti d'une littérature de témoignage, Victor Serge a progressivement tenté de construire une épopée de l'homme du xx<sup>e</sup> siècle. Il s'est efforcé de créer, tout au long de son œuvre de fiction, le récit fondateur des exploités. Il s'est donné pour tâche de raconter l'aventure des pauvres cheminant vers leur libération. Cette aventure est parsemée de victoires et de défaites, d'avancées et de reculs, mais la confiance de l'auteur dans la force de la révolte des opprimés transcende et unifie son cycle romanesque. Victor Serge se sépare du roman traditionnel de type balzacien par cette conception d'un devenir collectif, qui est avant tout celui du prolétariat ; il ne s'agit plus de suivre la vie d'un individu déterminé, fût-il socialement situé, mais la grande ascension de l'humanité vers sa liberté, et cette quête dépasse les individus, les pays, les générations<sup>37</sup>.

Cette mise en fiction de la condition humaine, ajoutée à une confiance immense en l'humanité et à la conception marxiste du rôle des masses, donne un caractère spécifique à la poétique sergienne. En effet, Victor Serge met en scène une fresque humaine. Ses livres ne sont pas centrés sur un héros singulier mais sur une entité collective<sup>38</sup> : ils entendent embrasser l'humanité dans son ensemble. Comme l'auteur l'explique encore dans ses *Mémoires* :

Les existences individuelles ne m'intéressaient – à commencer par la mienne – qu'en fonction de la grande vie collective dont nous ne sommes que des parcelles plus ou moins douées de conscience. La forme du roman classique me parut donc pauvre et dépassée. Il gravite autour de quelques êtres artificiellement détachés du monde. Le « banal roman français » en particulier, avec son drame d'amour et d'intérêt, centré au mieux sur une

36. — *Mémoires d'un révolutionnaire*, op. cit., p. 254.

37. — « J'étudiai le problème de la vie et de la mort. Je scrutai le mystère de la vie individuelle qui émerge de la grande vie collective et paraît s'éteindre et s'éteint peut-être tandis que la vie continue, refleurit sans cesse, éternellement peut-être » (*ibid.*, p. 308).

38. — À ce sujet, voir Nick Visser, « Victor Serge and the Poetics of Political Fiction », *Social Dynamics*, vol. 11, n°2, 1985, p. 13-19.

famille, m'offrait l'exemple à ne suivre en aucun cas. Mon premier roman n'eut pas de personnage central, il ne s'agit ni de moi ni de quelques-uns, il s'agit des hommes et de la prison<sup>39</sup>.

Échos de cette aventure, les romans sergiens transmettent à leur lecteur leur force, à la faveur d'un ton qui se fait volontiers lyrique. La peinture d'une humanité déchirée par des années d'oppression est ici transcendée par la beauté de son combat pour l'émancipation. À cet égard, l'œuvre de Victor Serge dépasse les époques, elle transcende même les clivages politiques, rejoignant par là même l'ancienne définition du lyrisme, qu'on empruntera ici à Julien Benda, son contemporain : « Expression d'un sentiment collectif et anonyme, où la personnalité d'un auteur disparaît, ainsi qu'on la voit être au début de toutes les civilisations (lyrisme choral des Grecs, hymnes religieux des premiers Romains, poèmes védiques, légendes finnoises, etc.) »<sup>40</sup>. Victor Serge affectionne les longues phrases, attachées à l'évocation d'une nature en osmose avec l'homme et imprégnées de poésie. La description lyrique permet de créer une harmonie unificatrice entre les générations, entre les morts et les vivants, les victoires et les défaites. Ici le paysage, avec le retour des saisons, sert de processus globalisant mais permet aussi de faire éclater le caractère grandiose de la geste humaine, transcendant la misère, la prostitution, les guerres civiles. De la magnificence poétique de cette prose, et du souffle qui l'anime, on se fera une idée en ouvrant par exemple *Ville conquise*<sup>41</sup>, avec sa nuit polaire teintée de « fantasmagorie » :

Les longues nuits semblaient ne s'écartier qu'à regret de la ville, pour quelques heures. Une grise lumière d'aube ou de crépuscule filtrant à travers le plafond de nuées d'un blanc sale se répandait alors sur les choses comme le reflet appauvri d'un lointain glacier. La neige même, qui continuait à tomber, était sans lumière. Cet ensevelissement blanc, léger et silencieux s'étendait à l'infini dans l'espace et le temps. Il fallait déjà allumer les veilleuses vers trois heures. Le soir épaisseissait sur la neige des tons de cendre, des bleus opaques, des gris tenaces de vieilles pierres. La nuit s'imposait, inexorable et calmante : irréelle. Le delta reprenait dans ces ténèbres sa configuration géographique. De noires falaises de pierre, cassées en angles droits, bordaient les canaux figés. Une sorte de phosphorescence sombre émanait du large fleuve de glace<sup>42</sup>.

39. — *Ibid.*, p. 255.

40. — Julien Benda, *La France byzantine ou le Triomphe de la littérature pure : Mallarmé, Gide, Proust, Valéry, Alain, Giraudoux, Suarès, les Surrealistes. Essai d'une psychologie originelle du littérateur*, Paris, Gallimard, 1945, p. 152.

41. — *Ville conquise* décrit comment en 1919, alors que Petrograd était livrée à la guerre civile, les révolutionnaires, face à la terreur mise en œuvre par les armées blanches, furent forcés d'appliquer une terreur rouge. Sur ce roman, voir Maurice Rieuneau, *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, Paris, Klincksieck, « Bibliothèque du xx<sup>e</sup> siècle », 1974 ; rééd. Genève, Slatkine, 2000, p. 374-378.

42. — *Ville conquise*, éd. Rencontre, *op. cit.*, p. 21.

La suite élargit encore la perspective :

Parfois les vents du nord, venus du Spitzberg et de plus loin encore, du Groenland peut-être, peut-être du Pôle par l'océan Arctique, la Norvège, la mer Blanche, poussaient leurs rafales sur l'estuaire morne de la Néva. Le froid mordait tout à coup le granit, les lourdes brumes venues du sud par la Baltique s'évanouissaient tout à coup et les pierres, la terre, les arbres dénudés se couvraient instantanément de cristaux de givre dont chacun était une merveille à peine visible, faite de nombres, de lignes de force et de blancheur. La nuit changeait de face, dépouillant ses voiles d'irréalité. L'étoile polaire apparaissait, les constellations ouvraient l'immensité du monde. Le lendemain, les cavaliers de bronze sur leurs socles de pierre, couverts d'une poudre d'argent, semblaient sortir d'une étrange fête ; les hautes colonnes de granit de la cathédrale Saint-Isaac, son fronton peuplé de saints et jusqu'à sa massive coupole dorée, tout était givré. Les façades et les quais de granit rouge prenaient, sous ce revêtement magnifique, des teintes de cendre rose et blanche. Les jardins, avec les filigranes purs de leurs branchages, paraissaient enchantés<sup>43</sup>.

En dépit de ses accents épiques et lyriques, le style de Serge est loin de céder à une idéalisation simpliste ou naïve. Aucun recours au merveilleux, aucune morale manichéenne ni aucune concession à l'horreur n'apparaissent dans son œuvre. L'amplification visionnaire, malgré son caractère d'épopée, demeure réaliste ; elle a l'apréte d'une lutte qui n'a rien de fictif. L'œuvre littéraire devient donc le lieu de la vérité exposée, dans sa complexité. Les personnages ne sont pas des porteurs d'état, des personnages types : ils sont pleins de contradictions, de paradoxes. Le prix de la révolution est exposé clairement, n'accordant aucun répit au lecteur et le posant face à sa conscience. Ainsi, *Ville conquise* présente le combat de révolutionnaires qui doivent continuer à assurer l'avenir de la révolution en pleine guerre civile et alors que la famine conduit les combattants, exténués, vers le désespoir. Loin du schématisme qui altère l'art réaliste socialiste, les interrogations incessantes de ces différents personnages élèvent le récit à la hauteur d'un questionnement sur la condition humaine. D'ailleurs, le « je » n'apparaît que peu dans cette poétique, remplacé par un « nous » complexe et toujours changeant.

En définitive, le cas de Victor Serge nous montre ce qu'aurait pu être la littérature soviétique des années trente, si ses acteurs n'avaient pas été réduits au silence par la dictature stalinienne. Si l'invisibilité présente de son œuvre apparaît comme le produit de facteurs extra-littéraires – aggravés par l'inertie du passé et le conservatisme de l'histoire littéraire –, il est temps aujourd'hui de la remettre en lumière. Pour peu qu'on accepte de rouvrir ces livres sans tenir compte de leur relégation au second rayon, et aussi intempestive qu'en soit, en apparence, l'inspira-

---

43. — *Ibid.*, p. 21-22.

tion collective, alors on sera en mesure de redécouvrir les beautés d'une œuvre qui, dépassant par sa vibration lyrique la sécheresse du politique, n'ambitionnait rien de moins que de célébrer l'humanité en lutte : par où « son espèce d'inactualité », comme le souligne Frédéric Briot, n'est sans doute qu'« apparente »<sup>44</sup>.

Éva RÉTHORÉ

*E. A. Analyses littéraires et histoire de la langue*

(E. A. 1061 – ALITHILA)

*Université de Lille*

*eva\_rtr@hotmail.fr*

---

44. — Frédéric Briot, « Victor Serge, *Memoirs of a Revolutionary* », art. cit., p. 127.